

Recensiones

Eduard STAKEMEIER, *Civitas Dei. Die Geschichtstheologie des Heiligen Augustinus als Apologie der Kirche*. Paderborn, Schöningh, 1955, in-8 gr., 48 pp.

Depuis la célébration, en 1954, du seizième centenaire de la naissance de saint Augustin, « patriarche de l'Occident » et de l'Ordre de Prémontré, une imposante floraison de publications augustiniennes a vu le jour. Parmi celles-ci l'ouvrage du professeur Stakemeier, prorecteur de l'Académie de philosophie et de théologie de Paderborn : le texte de son discours d'ouverture de l'année académique 1954-55, texte qui intéressera l'historien chrétien pour plus d'un motif.

Dans la nuit du 24 août 410, année de malheurs, la Ville Eternelle céda devant Alaric, roi des Goths, et fut, trois jours et trois nuits terribles de suite, complètement pillée. Les païens entamèrent alors une campagne en règle contre le jeune christianisme encore peu sûr de ses positions : Rome avait été prise parce que les dieux des ancêtres avaient été abandonnés, car, suivant la conviction de ces païens, partagée d'ailleurs par bien des chrétiens, Rome devait être éternelle et inébranlable. De cette chute de Rome le christianisme ressentit donc un double choc.

Ce fut alors que l'évêque d'Hippone, déjà âgé, donnait ordre à son disciple Orosius d'étudier à fond la théologie du malheur et des souffrances (ses 7 livres d'*Historiae*). Ce travail ne lui plut pas ; aussi se mit-il lui-même à l'œuvre et de 413 à 426 composa son génial ouvrage « *De Civitate Dei* » en 22 livres.

« La Cité de Dieu » n'a pas perdu de son intérêt ; c'est une théologie de l'histoire restée classique jusqu'à nos jours, malgré les multiples digressions, et comme telle elle fut à travers les siècles une des œuvres de base qui ont formé l'Occident. Pour saint Augustin il ne fut pas question de quelque empire politique ni de sauver l'empire constantinien mais bien de donner une apologie ou une justification de l'Eglise dans la lumière de l'eschatologie, la manifestation toujours plus intense du Verbe fait chair. Aussi nous le voyons opposer sa conception linéaire de l'histoire à la conception cyclique des anciens et des païens, platoniciens et stoïciens p. ex. : comme les saisons se succèdent, ainsi s'enchaînent les périodes d'or, d'argent, de bronze et de fer et la fin d'un cycle est le début d'un autre. Cette conception n'étant qu'une conséquence du panthéisme,

est catégoriquement rejetée par l'évêque d'Hippone. En outre elle va à l'encontre de la soif de bonheur que le saint analyse de façon très psychologique. Tout est au contraire histoire de Salut puisque le Dieu personnel a tout créé d'après un plan qu'il manifeste graduellement et qui culmine dans la Parousie finale de son propre Fils incarné, « moteur » et objectif d'une courbe linéaire de l'évolution de toutes les choses, même des événements soi-disant profanes.

Dans cette synthèse dynamique tout a sa place et son sens, le mal tant que le bien et le profane tant que le religieux. Elle repose sur les bases de l'Écriture et de la révélation mais pose en même temps les fondements pour la solution des problèmes les plus modernes discutés de nos jours (comme p. ex. la part du laïc dans la Cité de Dieu et dans le procès de la rédemption du monde).

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la conception de saint Augustin sur la relation entre la Cité de Dieu et la Cité terrestre. Ce sujet est tellement dense et plein d'applications pratiques qu'il nous est impossible d'entrer dans les détails. Notons seulement que c'est en théologien, c'est-à-dire du point de vue de la Révélation, que saint Augustin envisage le problème. La Cité de Dieu est alors plus large et en même temps plus restreinte que l'Eglise visible : elle comporte tous ceux, morts ou vivants, chrétiens ou non, anges et hommes, que Dieu a prédestinés à tendre vers la Parousie en le Christ. D'autre part la Cité terrestre n'est pas l'Etat mais la société des réprouvés que le Christ a nommé « le monde », tandis que l'Etat doit être le peuple organisé, extension de la famille. Les deux Cités sont donc plutôt des quantités métaphysiques, parfois interférentes. Or, dans l'Eglise il n'y a pas mal de gens « du monde » et d'autre part les Etats, même les meilleurs, peuvent disparaître ou naître sans que cela mette la Cité de Dieu en cause. Pourtant la Pax Christi ne peut se réaliser sans une « pax terrena », l'Eglise a besoin de l'Etat et l'Etat est moralement dépendant de l'Eglise ; c'est pourquoi de grands hommes d'Etat, à partir de Charlemagne, se sont appliqués à réaliser politiquement la Cité de Dieu sur terre, d'après les directives de saint Augustin. L'évêque d'Hippone nous a laissé des pages inoubliables sur le motif ultime de l'opposition irréductible entre les deux Cités et leurs adeptes : ce sont les pages où il nous parle de l'amour de Dieu et de l'adoration de soi.

Ce résumé rapide fait ressortir suffisamment la valeur de cet ouvrage du professeur Stakemeier sur un des monuments les plus importants de notre culture, tant par son intérêt pour l'historiographie en Occident que par son actualité pour plusieurs problèmes modernes.

B. LUYKX, O. Praem.